

LETTRE DE BERLIN

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Hilfer et Mussolini, Ribbentrop et Ciano nous ont dit en substance : « Vous pouvez avoir la paix, mais dépêchez-vous. Dans quelques semaines, il sera trop tard. Nous ne tirerons pas l'épée, à une condition cependant : c'est que vous fassiez droit à nos revendications territoriales. Plus de statu quo. Place aux jeunes ! Laissez-nous constituer nos empires, comme nous l'entendons. Autrement, gare à vous ! »

Voilà, traduit en style populaire, le langage que l'on nous tient. Il ne m'échappe pas outre-mesure, car je sais tout ce qu'il contient d'exagération et d'incohérence. Quand Hitler et Mussolini déclarent qu'ils veulent la paix, ils disent la vérité. Cependant, la paix qu'ils recherchent est précisément celle que nous ne pouvons leur consentir sans abdication, sans suicide. Cette paix étayerait un hégémonie dont nous ferions les frais et mettrait fin à notre existence en tant que peuples libres.

Si les Italiens sont aujourd'hui les vassaux de l'Allemagne, la France et l'Angleterre deviendraient elles-mêmes les vassales de Hitler si elles acceptaient de tenir sur les fonts baptismaux les deux nouveaux empires qui, le lendemain même de leur création, se retourneraient contre elles pour les écraser de leur poids.

Nous voulons le statu quo territorial. Allemands et Italiens veulent un remaniement complet, à leur avantage, de la carte européenne et africaine. Il n'est pas impossible qu'un jour, la carte soit une fois de plus remaniée. Mais ce ne serait pas au profit des « autoritaires ».

Le Reich réclame Dantzig et son corridor. La campagne contre la Pologne s'accroît. Des feuilles comme le « Danziger Vorposten », dont on connaît l'inspiration, versent de l'huile sur le feu en tenant contre la Pologne un langage inutilement agressif. Les moindres incidents, dont l'origine est souvent plus que suspecte, sont grossis démesurément. Ces incidents, dans les semaines qui vont venir, s'accumuleront.

L'épreuve des nerfs est en cours. Nous assisterons bientôt, selon toute probabilité, à une action politique, à des campagnes dont tous les détails seront copiés sur celles qui conduisirent au démantèlement et à l'annexion de la Tchécoslovaquie. L'avalanche déferlera avec une force élémentaire dans le courant de juillet, sans doute, quand les moissons seront finies.

On espère qu'après la Pologne, la France et l'Angleterre seront mûres pour l'assaut final et qu'il suffira de préparer de vastes opérations militaires pour que le système nerveux des dirigeants de Varsovie, de Paris et de Londres, s'effondre comme on le vit en septembre dernier. Adolf Hitler n'aurait plus qu'à secouer l'arbre pour qu'assitôt les plus beaux fruits tombent dans son casque : Dantzig, le corridor et le reste.

Car il n'est pas vrai que l'on se contenterait de Dantzig. Les Allemands eux-mêmes évoquent les « territoires incontestablement germaniques (unzweifelhaft deutsche Gebiete) ». S'est-on, l'année dernière, contenté des Sudètes ? N'est-ce pas vrai que l'empire que l'on voudrait édifier n'est réalisable que par l'absorption d'une grande partie de la Pologne actuelle ? En réalité, il n'y a pas de paix possible entre les autoritaires et les démocrates, aussi longtemps que les premiers n'auront pas renoncé à leurs desseins.

Hitler et Mussolini, après la signature de l'alliance, se sont écriés : « Nous sommes les plus forts. Or, ce n'est pas exact. L'Allemagne et l'Italie, dans l'état actuel des choses, et moins encore quand la Russie se sera jointe à nous, n'ont pas la moindre chance de gagner la guerre qu'elles pourraient déclencher dans un accès de folie suicidaire. C'est notre conviction. Consultez les statistiques, consultez les rapports des trusts industriels, vous y découvrirez sans peine que le Reich est beaucoup plus faible qu'il ne l'était en 1914. Il n'a pas d'or, pas de crédit, pas de réserves matérielles suffisantes. Il est en proie, dès maintenant, en pleine paix, aux plus grandes difficultés économiques et financières et, dès le premier coup de canon, il se trouverait dans une impossibilité presque totale d'acquiescer au dehors ce qui lui manque au dedans. Certes, son armée est numériquement plus forte qu'en 1914. Son armement est, dans l'ensemble, plus puissant aussi. Mais, sans vouloir nous appesantir sur la ques-

LETTRE DE BRUXELLES

Flamands et Wallons

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

BRUXELLES, 30 MAI 1939.

La revue « La cité chrétienne », dont le directeur, M. l'abbé Leclercq, professeur à l'Université de Louvain, a une très grosse influence sur la jeunesse intellectuelle catholique, résume, dans une série d'articles, les questions linguistiques telles qu'elles se présentent à l'heure actuelle. C'est une mise au point très juste et très claire du conflit qui sépare Flamands et Wallons et de la position que les uns et les autres occupent dans le pays.

M. l'abbé Leclercq pose avec pertinence le problème en ces termes : « La Belgique, actuellement, est désaxée, parce que la Flandre forme un tout agissant pour lui-même, et vaillant sur ses intérêts propres, et que la Wallonie ne lui fait pas équilibre par une communauté populaire de même nature. La Belgique est en danger par là. Les Wallons doivent dire de plus en plus mécontents, à mesure que la Flandre se flamandise, puisqu'ils considèrent que ce qui se fait en Flandre les concerne et qu'ils n'ont pas de vues constructives sur le développement de leur communauté wallonne. »

On ne peut pas mieux dire. Quant à l'attitude des Wallons, elle est définie par M. Hoyois. Le président du P.C.F., elle wallonne du Bloc catholique, remarque d'abord qu'au point de vue culturel et linguistique, les Wallons ne sont, désormais, plus à l'état dans l'ensemble de la Belgique. Et, recherchant la cause fondamentale de cette situation, il n'hésite pas à dire :

« Ce n'est pas le besoin de créer qui pousse les Wallons, mais le souci de conserver ; ils se rendent compte qu'ils sont, à présent, les porteurs extrêmes dans la direction du Nord, de la culture romane, qui était, précédemment, le bien commun des Belges cultivés. »

Ajoutons que cette vocation très haute se heurte aujourd'hui à plus d'une cause d'ajustement dans l'ordre administratif et politique. Les institutions unitaires belges penchent plus du côté flamand que du côté wallon, parce que la population, en Flandre, tend à s'accroître, tandis qu'elle ne cesse de diminuer en Wallonie. D'autre part, l'élite et la bourgeoisie flamandes connaissent les deux langues nationales, ce qui n'est pas le cas pour les masses dirigeantes wallonnes. En outre, pour sa défense, la Flandre fait preuve d'une unité qu'on ne rencontre pas en Wallonie.

Voilà en raccourci le problème belge. On voit son importance, à une heure où les petits Etats sont réellement menacés et où l'union, chez eux, n'est plus seulement un discours, mais une question de vie ou de mort. S...

Des escrocs avaient dérobé plus de cinq millions au fils trop crédule d'un industriel parisien

Paris, 30 mai. — M. Gay, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le Tribunal correctionnel, la bande d'escrocs qui, au mois de juin dernier, dépouilla de trente mille livres sterling, soit plus de cinq millions de francs, le fils d'un industriel français, M. Robin. Par l'intermédiaire d'un financier vénétré, Robert Lacan, M. Robin fit la connaissance, en mai 1938, d'un Argentin, Santiago Abriata et de son secrétaire, un Espagnol, Manuel Hoyos, qui prétendait avoir inventé un procédé permettant de reproduire à volonté les billets de banque.

Devant lui, dans une « boîte magique », M. Robin vit se dédoubler un billet de cent livres sterling. Il consentit alors à mettre à la disposition des inventeurs, une somme de trente mille livres qu'il avait dans une banque de Londres. Et l'opération fut fixée au mois de juin en Angleterre.

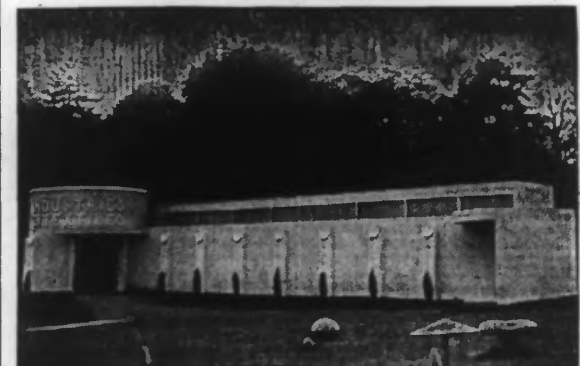
Au jour fixé, lorsque Abriata se fut fait remettre l'argent par M. Robin, il s'éclipça discrètement et la victime ne put que s'adresser à la police.

La police identifia toute la bande. Abriata, et un autre Argentin, Manuel Urruty, avaient réussi à prendre la fuite. Cinq autres complices furent arrêtés : Robert Lacan, Manuel Hoyos, son amie Marcelle Grollau, Stéphane Chevalier et Etienne Mariani. Ils comparurent devant le Tribunal pour escroquerie.

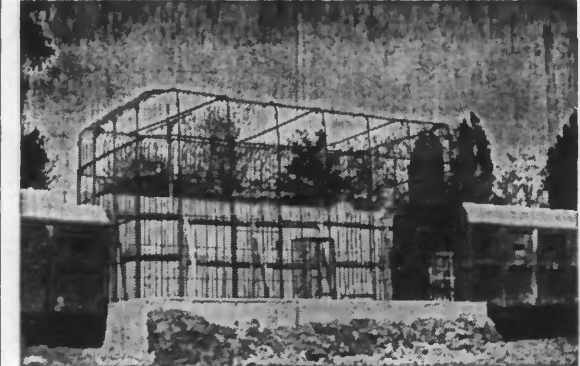
Sur la grève, près de Cléder, on a découvert la chambre d'une jeune fille sept ans, Isabelle Calves, qu'un immense individu avait assassinée.

L'Exposition du Progrès social

AU CENTRE RÉGIONAL DE ROUBAIX



Le pavillon des industries textiles au Centre régional de Roubaix



La grande cage du futur « zoo » du Centre régional de Roubaix.

La maison-type d'habitation à bon marché du Crédit immobilier sera inaugurée demain jeudi...

Des concerts volants trois fois par semaine Hier, mardi, ont été inaugurés les « concerts volants », qui seront donnés désormais, et pendant toute la durée de l'Exposition, les mardis, jeudis et samedis, de 14 h. à 18 h.

...et le pavillon des textiles vendredi prochain D'autre part, entre autres choses intéressantes, le Centre régional comporte un pavillon dédié aux textiles. Le mérite de cette heureuse initiative — absolument indispensable dans un centre comme Roubaix — revient à la Fédération industrielle et commerciale qui a voulu que nos produits manufacturés fussent à l'honneur.

Les Journées d'amitié franco-néerlandaises à Lille et à Roubaix Les « Journées d'amitié franco-néerlandaises » auront lieu à Lille et Roubaix les 2 et 3 juin, sous le patronage du gouvernement hollandais, et sous la présidence de M. Loudon, ministre des Pays-Bas.

On installe le futur « zoo » Nous avons déjà dit que le Centre Régional de Roubaix abriterait aussi un « Zoo ». Celui-ci sera installé au fond du « Canal » quelques heures après nous. Il sera bâti dans cette attraction.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

L'après-midi, à Lille, une matinée folklorique est prévue au Théâtre de plein air. Le lendemain, à Lille, l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions. Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

On ne peut pas se passer de transports.



Grâce à l'auto, on a acheté à la ferme d'Epuban : une pièce de drap à M. Martin de Roubaix, du lingé à un marchand de Bordeaux, un fauteuil en or, deux descentes de lit à un Belge, 24 mètres de lames de parquet à un représentant de Liénu, un carrelage de céramique à M. Guillois de St-Sauveur, une porte et une cloison à M. Pantra de St-Sauveur, un moteur et une scie circulaire à M. Sorat à Xerxer, de la cendre pour engraisser les cochons, à un représentant d'une Société de Roubaix, un hangar métallique à M. Nogués de St-Fargeau.

M. Hubau ajoute : « Naturellement, la nourriture vient également en auto ; même du poisson de mer frais, des tartes, des oranges, des bananes pour les mioches. Et vous savez, on ne « chiche » plus quand on est à la fin du sac de café, car on sait que l'épicer passera en auto le lendemain ! »

On ne peut pas se passer de transports, on ne peut pas se passer d'autos.

S. E. P. D. A. — 20, Avenue de Wagram, Paris, VIII^e. S d'Études pour le Développement de l'Automobile.

Une chasse au lion dans un village anglais Londres, 30 mai. — Les habitants du village de Taghmon, dans le comté de Wexford, ont vécu une nuit d'alerte. Une lionne s'était échappée d'un cirque et battait la campagne. Les habitants se barricadèrent chez eux. L'animal, qui devait avoir faim, pénétra chez un fermier, M. James Wouters et se jeta sur un veau.

Le fermier, qui ne disposait que d'un pauvre fusil de chasse, tira sur le fauve qui, touché, s'enfuit. On prévint le pompier, et sur la trace des taches de sang, une battue s'organisa. La bête fut découverte dans un fourré. Le pompier, qui n'était armé, lui aussi, que d'un fusil à plombs, tira. La lionne, grièvement blessée, s'étrangla sur lui. Il empoigna son arme par le canon et d'un coup bien asséné, acheva l'animal.

Une famille est empoisonnée par des champignons Bordeaux, 30 mai. — M. Cometz, de Cauderan, âgé de 57 ans, sa femme, âgée de 50 ans et leurs enfants, un garçon de 12 ans et une fille de 9 ans, s'étaient rendus dimanche dernier à la campagne pour ramasser des champignons. Ils emportèrent le soir, sous quatre paquets, dans la nuit, de violents douleurs et de vomissements. La fille est morte. L'état de la mère et du jeune garçonnet est des plus graves. Celui de M. Cometz est satisfaisant.

La tribune libre de Lille M. Lukaszewicz, ambassadeur de Pologne à Paris, s'est rendu mardi matin à Denain, où il a été reçu par M. Rozkoze, président de l'Association des commerçants polonais en France, secrétaire général des anciens combattants polonais, qui entourait la colonie polonaise de la ville.

Après une collation et quelques discours, l'ambassadeur et sa suite ont gagné Cambrai, d'où M. Lukaszewicz est rentré directement à Paris.

Guerre civile ou révolution ? Le vendredi 2 juin, à 20 h. 30, en la salle des fêtes de l'Éclair, à Roubaix, Jean-Baptiste, M. Vauquelin, ingénieur I.E.G., collaborateur de M. Jacques Doriot, ouvrira — devant les auditeurs de la Tribune libre — un débat sur : « Guerre civile ou Révolution ? »

Pour M. Vauquelin, la guerre civile est toujours une révolution manquée et propose que toutes les révolutions aient pour but de faire passer le pouvoir à une autre main. Partisan de la révolution, il veut instaurer un nouvel ordre économique et social. Il estime qu'aucune révolution ne peut justifier la guerre civile, toujours vaine, car elle ne résoud rien et appelle inévitablement une réaction.

Parlera de : « Quelques aspects de l'œuvre sociale aux Pays-Bas ». Avec la participation néerlandaise, l'Exposition du Progrès Social inaugure, le soir des fêtes qui seront données pendant tout l'été sous le patronage des grandes nations étrangères.

Lady Vivian héla Marsollier. Elle était installée au bord du rivage et aidait M. Danckil superbe, qui était le cuisinier du bouter, à préparer le déjeuner.

« Notre ami Marsollier, à qui dit-elle, Coquillages frais, légumes et avec les légumes de conserve dont j'ai eu une provision, nous allons pouvoir oublier les mauvais repas de la traversée du désert. J'ai même découvert dans la caisse aux vivres quelques bouteilles de champagne dont j'avais oublié l'existence. Ils manquent à l'heure d'aujourd'hui, mais je fais de toute la laine un bon sac. »

« C'est, dit Lady Vivian, lorsque le moment du dessert approchait, que l'auto a revu la vedette de la police égyptienne ? Oui, devant l'île, à un mille peut-être du rivage. Il m'affirme qu'un homme regardait par ici à la longue-vue. »

« Qu'y pourrions-nous ? répondit Marsollier. Je n'ai connu aucun délit sur ce rivage de la loi anglaise. Je ne vois pas au nom de quelle justice... »

« Vous connaissez mal mes comptes, mon cher ! Il serait sans doute plus sage de dire à votre connaissance que la police, qu'elle soit de n'importe quel pays — et surtout lorsqu'elle s'occupe de questions politiques, croyez-vous, vraiment, qu'il serait très difficile de trouver un chef d'accusation contre vous ? Qu'il, j'en conviens, à vous relâcher dans six semaines avec des excuses... »

* Feuilleton de « Journal de Roubaix » du mercredi 31 mai 1939. — N° 37. *



Vis-à-vis de lady Vivian, le jeune homme affectait une contenance et cordiale camaraderie, ce qui lui permettait de ne point tomber dans les misérabilismes d'une cour sincère. Tout au plus avait-il consenti à abandonner le titre érémoiteux pour ne nommer sa belle hôteesse que de son prénom, tandis qu'elle-même supprimait le « monsieur » disant et l'appelait Marsollier, tout court. Lorsque les chameaux se furent couchés au bord du littoral que venait franchir l'écumé du ressac, la nuit était tombée depuis longtemps. La mer brillait comme un cristal aux mille facettes, un calme profond régnait partout.

« Vraiment ? Et à qui conterez-vous cela à Paris ? » — « Mala... j'ai des amis que mon récit fascine. Mon père... Mon directeur qui, bien certainement, n'avait pas prévu cela pour moi lorsqu'il m'a remis mon billet de passage pour Alep. Brusquement, Vivian Naufort lança : — Vous oubliez quelque chose : votre fiancée. — Ah ! vous saviez, dit-il simplement. Qui vous avait dit ? — Ceux qui gravitaient autour de vous, amis ou ennemis, n'ignorant rien de votre vie privée. — Puis, après un moment de silence, elle osa demander : — Elle est belle ? — Je l'aime. — Bien sûr... Répondez-moi : plus belle que moi ? — Ils s'étaient redressés. Dans le brouillard blême du levant, ils aperçurent un houri qui venait de bord à une enclature de la côte. Trois hommes le montèrent. — Je reconnais Yaouout, dit bientôt l'Anglais. C'est mon « nacouça ». Vous verrez quel type étrange c'est. — A peine le houri eut-il raclé le fond qu'un homme en sauta et franchit en courant les quelques mètres qui le séparaient du rivage. Il manifesta une joie très vive de revoir celle au service de qui il était. — C'était un Indo-Arabe de haute taille, jeune encore, au visage ouvert. Sa peau, tannée par les morsures du soleil, était d'un brun foncé. Il paraissait d'une force peu commune et enfin, s'exprimait en un français très acceptable, où parfois pourtant, perçait quelques mots d'argot ou de l'un des dialectes parlés sur les deux rives de la mer Rouge. — Nous t'attendions, dit-il à lady Vivian. On m'a proposé, hier encore, de participer à une pêche aux « bibils » dont on a découvert un banc énorme, là-haut, dans le golfe. J'ai refusé, pensant que tu ne tarderais pas à arriver. — Et qu'est-ce qui te faisait croire cela, Yaouout ? — Le « nacouça » eut un regard inquiet vers Pierre de Marsollier. Vivian Naufort comprit et rassura le patron de son bouter. — C'est mon ami, et je pense qu'il sera le tien. Parle sans crainte devant lui. Que se passe-t-il ? — Depuis deux jours, je suis très surveillé. — Faribies, tu aurais passé des marchandises de contrebande dans un continent sur l'autre ! Quel ? Des armes ? Du haschisch ? — Il y a plus de six mois que je n'ai pas fraudé... Non, c'est tout qu'on surveille, lady. — Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en plein mer, surtout si l'on a aperçu les feux. — Explique-toi, Yaouout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Sues... Il y avait un commandaire égyptien et aussi un fonctionnaire de ton pays qui assistait à mon interrogatoire. — Une question, Vivian, dit Marsollier, vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bouter ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Sues ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Canal » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Sues. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir. — Que t'a-t-on demandé, Yaouout ? — Si je t'avais vu depuis longtemps, si tu allais venir, si j'avais des ordres quelconques venus de toi. — C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier. — Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yaouout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le bouter est-il loin ? — A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer. — Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'

meur, surtout si l'on a aperçu les feux. — Explique-toi, Yaouout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Sues... Il y avait un commandaire égyptien et aussi un fonctionnaire de ton pays qui assistait à mon interrogatoire. — Une question, Vivian, dit Marsollier, vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bouter ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Sues ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Canal » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Sues. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir. — Que t'a-t-on demandé, Yaouout ? — Si je t'avais vu depuis longtemps, si tu allais venir, si j'avais des ordres quelconques venus de toi. — C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier. — Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yaouout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le bouter est-il loin ? — A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer. — Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'

propre était installée la cuisine, dissimulée sous un abri. Au centre, était planté un maât auquel pendait, pour l'instant, les voiles amarrées. A la poupe, se trouvait le cabinet de toilette et derrière elle, était sur une espèce d'estrade la place du barreur, avec le compas. — Enfin pour secourir le bouter, en cas d'avarie à la volure ou en cas de manœuvre de vent, un moteur à huile lourde, dissimulé dans une cale peu profonde, permettait de recourir à la navigation mécanique. Mais Yaouout et ses hommes préféraient de beaucoup la marche à la voile — car c'étaient de véritables sportifs de la mer. — Pierre de Marsollier avait dormi cinq heures dans une hutte de l'île des Frères. Lorsqu'il se réveilla, au moment du repas de midi, une lumière blouissante inondait l'ilot. — Poussé au milieu de la mer Rouge comme un champignon au milieu d'une prairie, l'île des Frères, dans laquelle l'acrot avait élu domicile, avait l'aspect d'un cerise à peu près régulière. Ses bords ronds par la mer, étaient recouverts de sable fin du côté de l'Asie. Mais, sur l'autre face, regardant l'Afrique — très exactement l'Égypte — le rivage était découpé en mille petites baies encombrées de rochers, où fourmillaient les poissons qui trouvaient là des abris parfaits pour la fraie. — Le centre de l'ilot n'était qu'un amas de boquets rabougris dont le plus élevé ne dépassait pas la hauteur d'homme. Mais, avantage inappréciable, une source, abondante, claire, limpide, coulait dans cette terre isolée, et c'est ce qui avait fait choisir comme port d'attache non seulement par Yaouout, mais par bien d'autres pêcheurs et contrebandiers.